

**Lucas Le Dortz**

## **La femme**

Dimanche, 7h30, j'ouvris les yeux. Même si je ne travaillais pas le week-end, c'était comme si mon corps était programmé à émerger à cette heure-là. Sauf qu'aujourd'hui, j'avais une bonne raison de sortir du lit : j'avais rendez-vous avec Maryline.

Cela faisait déjà plusieurs semaines que nous nous croisions sur le quai de la gare, échangeant des "bonjours" polis quotidiens : elle descendait du train et moi j'attendais le mien.

Et puis, un jour, sans préavis, cette jeune femme à la chevelure de lionne s'est décidée à venir me parler plus "sérieusement". Nous avons échangé des banalités sur le temps, le retard des trains ou la dernière catastrophe naturelle du bout du monde. Puis, au moment où mon train arriva, elle me proposa de me revoir tout en me glissant au creux de la main, un bout de papier avec son numéro de téléphone.

\*\*\*

Il n'était que 6h du matin. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. J'avais tellement hâte d'en finir. Cela faisait tellement d'années que j'attendais cet instant.

Ce connard allait devoir payer aujourd'hui. Il allait payer le prix fort pour ce qu'il avait fait à ma petite sœur. « Son corps trop affaibli n'a pas supporté la morphine », avait-il déclaré à la famille. **MENTEUR ! ORDURE ! ASSASSIN !**

Ce dimanche, on allait voir si son corps à lui, allait supporter longtemps le poison que j'allais lui injecter.

Après seulement une dizaine de minutes de marche, j'arrivais au parc Battersea où cette demoiselle timide m'avait donné rendez-vous. J'étais ultra à l'heure, voire très en avance, pour une fois !

J'étais tout excité, comme un ado le jour de son premier rencard au cinéma. D'autant que maintenant, je savais qui elle était. Ou presque. J'avais eu un flash au moment de partir la retrouver. Je ne savais plus dans quelles circonstances je l'avais déjà rencontrée, mais une chose était sûre : c'était à l'hôpital. J'avais donc rapidement rebroussé chemin jusqu'à mon bureau pour griffonner un mémo sur mon agenda : « Maryline ? Patiente ? Voir dossier ».

Essayant de maîtriser mon trac, je m'installais sur un banc proche de l'entrée. Alors que j'étais en train de réfléchir à qui me faisait penser cette jeune femme, un violent coup asséné derrière mon crâne me fit basculer dans le néant.

\*\*\*

Je l'ai suivi depuis chez lui. Il a pris exactement l'itinéraire que j'imaginai. Il marchait plutôt vite : était-il impatient de faire succomber une nouvelle conquête de 20 ans de moins que lui ? Car tout le monde le savait : cet anesthésiste de 40 ans adorait la chair fraîche et multipliait les aventures avec des jeunes femmes innocentes. Toutes les infirmières de moins de 25 ans y étaient passées à l'hôpital !

Il arriva en avance et s'installa sur le premier banc, proche de l'entrée. Bonne idée cher docteur ! Vous aviez, certes, une vue imprenable sur l'entrée principale du parc, mais vous me permettiez de me faufiler dans la haie derrière vous pour vous asséner le premier coup !

Je l'ai laissé le temps de faire le tour du parc pour pénétrer par l'entrée secondaire. En quelques minutes, tel un chat en chasse, je me retrouvais tapi derrière lui. Vlan ! Des années d'entraînement de base-ball dans sa tronche. Un coup franc, rapide et efficace de batte derrière la tête.

Il s'écroula la face la première sur le sol couvert de feuilles mortes .

Un jeu d'enfant ! Une fois dans les vapes, je lui ai administré du GHB ... Juste ce qu'il faut pour qu'il me suive bien sagement, sans que j'aie à faire le moindre effort !

Le spectacle allait enfin commencer !

\*\*\*

Lorsque j'ouvris les yeux, une douleur me vrilla le cerveau. J'avais la vue floue. Il me fallut quelques minutes pour faire le point, comme avec le zoom d'un appareil photo.

J'étais au centre d'une immense pièce très sombre. A ma gauche, une table d'opération sur laquelle étaient soigneusement disposés des instruments plus tranchants et coupants les uns que les autres.

Une douleur lancinante me fit réaliser que j'étais attaché par les bras sûrement depuis très longtemps. Mes poignets, liés par une corde suspendue à un crochet de boucher, étaient ensanglantés.

Je me mis à me débattre dans l'espoir que la corde cède, en vain. J'étais à bout de force lorsque j'entendis approcher des pas lents et légers. Tout à coup, une puissante lumière m'aveugla puis je découvris le visage d'une femme. Maryline ! Elle était certainement venue vérifier si j'avais repris connaissance. En me voyant, sûrement blême comme un cadavre et tremblant de douleur, son

beau visage fut déformé par un sourire sadique. J'étais trop faible pour émettre le moindre mot. Elle resta là, immobile, à me fixer. Ce face à face me parut durer une éternité avant qu'elle ne se décide à tourner les talons.

Que me voulait-elle ?

\*\*\*

Afin de me fournir un alibi, j'avais dû reprendre le cours de ma journée comme si de rien n'était : métro, boulot et supermarché.

En rentrant chez moi, je me précipitai voir si Marc s'était réveillé. Quand il posa ses yeux sur moi, je fus saisie par son extrême faiblesse. Il était livide, les yeux cernés de noir. S'il n'avait pas battu des paupières, j'aurais juré qu'il était mort. Le découvrir ainsi ne me fit pas du tout pitié. Au contraire : j'adorais ! Afin de lui faire partager mon bonheur, je m'approchais tout près de lui, muette, je le fixais sans chercher à cacher mon extase.

Il essaya de me parler, en vain. Sa gorge devait le brûler : il n'avait rien bu, ni mangé d'ailleurs, depuis trois jours !

Je voyais bien qu'il souffrait même s'il utilisait ses dernières forces pour essayer de me le dissimuler.

Cette pensée me laissa de marbre. Je voulais le voir se décomposer, lentement, très lentement ... J'avais décidé de le laisser mourir à petit feu et de l'achever en le torturant.

« *Petite sœur, ta vengeance a commencé* » me dis-je intérieurement.

\*\*\*

Je la voyais se réjouir de me voir souffrir. Je tentais de ne pas lui montrer ma souffrance. J'avais horriblement soif. De violents spasmes tordaient mon estomac vide depuis trop longtemps même si je n'aurais su dire exactement combien de temps. J'avais perdu toute notion du temps dans

cette pièce sans fenêtre où Maryline n'allumait jamais la lumière.

La migraine qui me tourmentait allait finir par avoir raison de moi.

Durant les jours qui venaient de s'écouler, un seul changement s'était produit : elle m'avait allongé et attaché sur un lit en fer ... sans matelas de sorte que les ressorts en métal me rentraient dans la chair à chacun de mes mouvements. Ce même jour, elle m'expliqua enfin pourquoi j'étais là. La date de mon enlèvement était en fait un anniversaire. L'anniversaire de la mort de sa sœur, dans mon service de réanimation à l'hôpital. Cette cinglée était persuadée que c'était moi qui avait mis fin à la vie de sa cadette. J'ai tenté de la raisonner, lui rappelant que sa sœur, victime d'une chute de plusieurs étages, souffrait de graves lésions internes et que, malgré les efforts de mon équipe, elle avait fini par succomber à une hémorragie interne.

Malheureusement, cette déclaration l'emplit davantage de haine. Enragée, elle s'empara d'une pince coupante, la planta froidement dans ma cuisse gauche. Je fus tellement surpris par son geste que je ne criai pas ... Par contre, quand elle commença à torturer mes chairs, en enfonçant et tournant l'objet toujours plus profond, je me mis à hurler de douleur, de terreur aussi. Quand ce calvaire cessa enfin, j'étais au bord de l'évanouissement. Mais elle me ramena vite à moi en pressant sur ma blessure un citron. La violence de cette brûlure me fit perdre connaissance quasi instantanément.

\*\*\*

Il ne voulait pas avouer qu'il l'avait tuée. Espèce de lâche ! Très bien, j'allais l'aider à se le rappeler.

Je suis allée choisir le lit sans matelas, les sangles et les pinces sadomasochiste dans un sex-shop : j'avais vu une émission à la télé qui expliquait comment certains couples aimaient souffrir pour atteindre le plaisir ... J'avais même choisi la livraison à domicile ! Bref, cet attirail de torture était bien plus facile à dénicher, en toute légalité, en plein jour, que si j'avais voulu tout simplement acheter un flingue !

Mais il tenait bon le monstre ! Pourtant, s'il avouait, je mettrais aussitôt un terme à ce jeu macabre. Je l'achèverais d'un simple et efficace coup dans le cœur. A moins que je ne choisisse de l'étouffer ...

Peut-être résistait-il dans l'espoir que quelqu'un allait le retrouver ici ... L'espoir fait vivre Docteur ! Il ne sortirait pas vivant d'ici. Je le lui avais promis. D'ailleurs, elle aimait ce que j'étais en train de lui faire subir. C'était elle qui m'avait soufflé l'idée du citron. Si je l'avais écoutée, il serait déjà passé de l'autre côté. Elle m'a même proposé une méthode : que je le mange petit bout par petit bout, histoire de te voir souffrir jusqu'à la dernière seconde. Mais ma sœur a toujours été trop impatiente !

\*\*\*

- Ok. Au vu du profil psy de l'individu, on ne peut pas essayer de négocier ! On défonce la porte, on maîtrise la folle, puis on s'occupe de Marc. On ne l'arrête pas de suite, on y va mollo avec lui. Me suis-je bien fait comprendre ?

\*\*\*

Après seulement un coup de bélier, en criant la porte céda. Les forces d'intervention se déployèrent rapidement dans l'appartement en criant « Police ! ». Il ne leur fallut que quelques secondes pour me localiser et, à voir les regards horrifiés posés sur moi, je compris que je devais être salement amoché.

Maryline hurlait de rage, se débattait, donnait des coups de pieds, de poings, de tête même. Un impact de taser eut finalement raison d'elle. Elle s'écroula sur le sol et fut menottée.

La victime et son bourreau furent conduits à l'hôpital pour qu'on leur administrât les premiers soins : physiques pour lui qui souffrait de profondes blessures hémorragiques, psychiatriques pour elle dont la crise d'hystérie ne faisait qu'aller crescendo.

Deux jours plus tard, le commissaire Armante eut l'autorisation des médecins d'interroger Marc. Tellement heureux d'être sorti de son enfer, il raconta sa captivité dans les moindres détails. Quant il en vint au récit du mobile de sa tortionnaire, à savoir l'accusation d'euthanasie, le gradé, jusque-là

silencieux, commença à le presser de questions :

- Au sujet de cette Mademoiselle Françoise Hermès (donner un nom et prénom à la sœur de la folle) ... Pouvez-vous me décrire à nouveau les circonstances de son décès ?
- Bien sûr Commissaire, même si j'avoue que je ne comprends pas pourquoi vous voulez revenir là-dessus ... Sa sœur a chuté de plusieurs étages. Quand elle est arrivée aux Urgences, elle souffrait de graves lésions internes. Elle est restée près de trois heures au bloc. Mais alors que son état était stable depuis vingt-quatre heures, son état s'est brusquement aggravé. Elle a fini par succomber à une hémorragie interne.
- C'est étrange tout de même, repris le Commissaire tout en faisant les cent pas. J'ai repris le dossier de cette jeune femme et les témoins qui l'ont vue chuter ont affirmé que c'était du premier étage ...
- Peut-être ... oui, vous avez peut-être raison, bafouilla Marc. Mais vous savez aussi bien que moi qu'une mauvaise chute reste une mauvaise chute !
- Bien sûr ... Mais les pompiers arrivés en premier sur les lieux de l'accident ont trouvé le corps dans une benne à ordures. Ils n'en revenaient pas d'ailleurs de la chance de cette jeune fille !
- ...
- Bref, je ne comprends pas pourquoi une telle chute, qui plus est, bien amortie, peut causer autant de dégâts ! murmura le commissaire en fixant droit dans les yeux le jeune médecin alité.
- La fatalité ... Elle n'a pas eu de chance, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? répondit-il agacé.
- Vous devez porter malheur alors ! lança le policier tout en ouvrant le dossier qu'il tenait jusque-là fermé.
- Par ... Pardon ? Qu'est-ce que vous voulez dire par là Commissaire ?
- Virginia Daule, 2004.

- ???
- Vous ne vous souvenez pas ? Admise dans votre service en état d'ébriété. Elle mourra quelques heures plus tard.
- Je ne me souviens plus du cas ... mais les comas éthyliques sont la première cause de mortalité chez les jeunes. Rien à voir avec la malchance !
- Coma éthylique avec seulement 0,80 g/l d'alcool ? C'est plutôt ... difficile à comprendre, vous ne trouvez pas ?
- Commissaire, vous en voyez tous les jours dans vos cellules des personnes alcoolisées. Vous êtes bien placé pour savoir que les gens ne sont pas tous égaux pour supporter l'alcool. Cette fille devait avoir une très faible tolérance, c'est tout.
- Stéphanie Lortz, 2005. Encore une petite nature sûrement, ... souffla-t-il, les yeux toujours rivés sur son dossier. Admise pour une migraine, elle décédera 5 heures plus tard d'une rupture d'anévrisme.
- Mais qu'est-ce que vous cherchez à la fin ? Oui, rupture d'anévrisme et migraine, ça va toujours de pair, Commissaire ! C'est pas moi qui ai inventé le principe ! JE SUIS MEDECIN AUX URGENCES. Malheureusement, dans ma carrière, je vais voir beaucoup plus de morts que le commun des mortels ! s'emporta Marc.
- Plus de mortes, au féminin, Monsieur Le Châtelain !
- Qu... Quoi ? s'indigna le convalescent
- Maryline Hermès nous a intrigués, je l'avoue, avec le récit de sa sœur ... Alors on a fouillé dans votre passé ... Au départ, c'était à décharge ... Mais ...

Le commissaire s'interrompit et entreprit d'étaler sur le lit une vingtaine de photographies. Des clichés de jeunes femmes, âgées de 18 à 20 ans. Toutes à l'abondante chevelure rousse, au visage pale et aux yeux vert émeraude. D'abord impassible, Marc se crispa puis se mit à pleurer en découvrant la dernière photographie que lui tendait le Commissaire. Un cliché de sa propre mère dont la beauté était similaire aux visages précédents.

- Marc Le Châtelain , à compter de cet instant vous êtes en garde à vue pour homicides volontaires. Vous êtes suspecté d'être à l'origine du décès de vingt-cinq jeunes femmes qui avaient toutes étaient admises dans votre service entre 2002 et aujourd'hui. Vingt-cinq femmes qui se ressemblaient physiquement et surtout qui ressemblaient étrangement à votre mère. N'est-ce pas Monsieur Le Châtelain ? Il y a bien un rapport, non ?

Comme Marc restait muet, le Commissaire Armante poursuivit :

- Nous avons bien sûr une petite idée ... Vous aviez huit ans lorsqu'elle s'est rendue aux Urgences de Pellegrin, à-même où vous travaillez aujourd'hui. Elle souffrait d'une simple rage de dents qui la faisait pourtant souffrir jour et nuit depuis plus d'une semaine. Une nuit, n'y tenant plus, elle a décidé de se rendre à l'hôpital après vous avoir confié à sa mère. Voulez-vous continuer ?

Maintenant Marc pleurait à chaudes larmes .

- Votre mère n'est jamais ressortie de cet hôpital, n'est-ce pas ? Il y a eu des complications. Elle est morte dans la salle d'attente, avant même d'avoir pu voir un médecin. C'est pour venger sa mémoire que vous tuez toutes ces femmes, sosies de votre défunte maman, Docteur ?
- TA GUEULE, vociféra Marc avant de se ruer sur le Commissaire.

## **Épilogue**

Maryline, déclarée irresponsable, fut internée dans un hôpital psychiatrique. Trois ans plus tard, alors qu'elle semblait enfin apaisée, elle mit brusquement fin à ses jours en se défenestrant, lorsqu'elle apprit que l'assassin de sa sœur avait lui-même été jugé, par les psychiatres, irresponsable de ses actes lors de son procès.

Le traumatisme causé par la mort de sa mère l'avait fait décompenser quelques années après : schizophrène non traité, il ne pouvait maîtriser ses pulsions.



Il ne passa cependant que six mois en hôpital psychiatrique : son corps sans vie fut retrouvé lacéré d'une cinquantaine de coups de couteau, dans sa cellule. Le crime ne fut élucidé que vingt-cinq ans plus tard lorsque Robert Douth, petit ami d'une des victimes du Docteur Foldingue, comme le surnommait la Presse, se confia sur son lit de mort. Il n'avait pu supporter la décision du tribunal de ne pas condamner le meurtrier de sa fiancée Virginia Daule. A l'époque, il était aide-soignant et s'était arrangé pour se faire engager dans la clinique où avait été interné Marc. Personne ne fit jamais le rapprochement.